

Retrouvailles en Cévennes

Après 43 ans sans nouvelles, l'octogénaire retrouve l'enfant juive qu'elle avait cachée pendant la guerre.

Vili Lhm 6-2-1989



Après 43 ans d'absence, l'image du bonheur retrouvé. Quelques pas ensemble dans la cour du mas.

■ Dans son mas de Banière, accroché à flanc de vallée, près de Saint-Jean-du-Gard, Odette Hofbauer, une courageuse octogénaire cévenole, a enfin retrouvé la sérénité. Depuis 43 ans, la vieille horloge qui rythme maintenant sa vie paisible n'en finissait pas de grignoter le temps de l'espoir de voir un jour le retour d'une enfant juive qui fut sans doute soustraite ici à l'abominable génocide des terribles années quarante. Et puis voici quelques mois, Esther Bergman, que sa vie avait conduite depuis 1947 dans une ville de Maryland, aux U.S.A. téléphone de Genève où elle est de passage avec son époux, pour annoncer sa visite à celle qui l'hébergea pendant deux ans et qui était devenue en quelque sorte sa seconde maman.

Pour Odette qui priait Dieu chaque jour de ne pas quitter ce monde sans avoir revu sa protégée — sa fille, dit-elle — c'était le miracle. Elle n'avait cessé de la rechercher. Cela même par le truchement d'une émission de Pierre Bellemare... Alors, ces retrouvailles, vous parlez d'une émotion! Elles n'ont duré qu'une trop courte journée mais désormais le contact est rétabli. Les lettres et les petits cadeaux, les

marques d'affection circulent régulièrement entre Banière et le Maryland.

L'enfant cachée

Assise dans son fauteuil, près de la fenêtre qui ouvre sur la route de la Corniche des Cévennes, Odette laisse échapper de grosses larmes de joie quand elle évoque ce bonheur. La petite Esther — qu'on appelait Edith à l'époque — avait tout juste sept ans quand, en 1943, libérée d'un camp de concentration par la Résistance, le pasteur de Saint-Jean l'accompagna au mas de Banière pour la confier aux parents d'Odette dont le mari, Alsacien d'origine, était prisonnier de guerre en Allemagne. Ce fut le début d'une longue période de bonheur mais aussi de trances pour toute la famille. Plus singulièrement pour Odette qui se prit d'emblée d'affection pour la charmante fillette. «Elle était tellement adorable, dit Odette, et puis je n'avais pas d'enfant!». Les maquisards disséminés dans toute la région suscitaient évidemment la surveillance des troupes allemandes, de la gestapo et des collabos qui patrouillaient en perma-



«Si vous aviez vu le chagrin d'Esther quand elle a dû repartir pour les Etats-Unis!... «Et ne parlons pas du mien!».

nence dans tout le secteur. Il fallait donc sans cesse cacher l'enfant dès que résonnait le moindre pas étranger alentour du mas. Et faire preuve d'une extrême prudence dans les rapports avec le voisinage même si, dans sa grande majorité, celui-ci était sincèrement et de tout cœur avec les résistants.

Frayeurs

Dire que dans ce contexte Odette risqua souvent sa vie pour protéger Esther paraît superflu. Sa plus grande frayeur, elle la vécut pourtant au début de juillet 1943 alors qu'avec la fillette elle se rendait chez le maire de Saint-Jean, au courant de la situation, pour essayer de faire effacer sur la carte d'identité d'Esther la terrible mention «Juif». Un détachement de parachutistes allemands, guidé par un traître, s'appretait ce jour-là à donner l'assaut à un groupe de maquisards d'Aire-de-Côte. Et il fallut déjouer bien des pièges pour éviter la fouille et s'extraire de cette situation sans se faire trop remarquer. Cela d'autant plus qu'un neveu d'Odette était dans la résistance et que le mas de Banière se trouvait sous surveillance. Des peurs de ce genre, Odette peut en raconter pendant des journées... Mais ce qui témoigne le plus de l'amour qu'elle portait à sa protégée c'est qu'après chaque

narration une phrase monte directement du cœur: «De moi, ils auraient pu faire ce qu'ils auraient voulu. L'essentiel était qu'ils ne découvrent pas la petite!».

Heureux dénouement

La fin heureuse de cette histoire n'a pas encore tout à fait effacé de la mémoire de l'octogénaire certaines autres pages grises. Comme par exemple celle de cette pénible journée de 1945 où une tante de l'enfant vint chercher celle-ci sans crier gare et quasiment sans aménité pour la reconduire auprès de ses parents qui avaient réussi à traverser indemnes la tourmente et qui venaient de se réinstaller en Belgique d'où ils étaient originaires, avant de prendre quelques mois plus tard la direction des Etats-Unis. Mais elle n'en veut à personne, Odette! Sa longue, très longue galère dans l'angoisse vient de s'achever heureusement. Elle ne caresse plus désormais qu'un espoir: celui de recevoir souvent des nouvelles de «sa fille». Et de l'accueillir quelques fois encore dans ce mas de Banière d'où les chevrettes dont Esther avait si peur dans son enfance ont disparu. Et où l'on n'a plus besoin de se cacher quand la terre du chemin crisse sous les pas des visiteurs.

André MICHEL